

« philosophe, mort dans un grenier. — Dans un « grenier! » et tout le monde de s'écrier : « Un dieu « qui meurt en pareil lieu; fil'horreur! — Mais notre « Jésus, mesdames, est bien né dans une étable? « — Oui, mais il est mort crucifié. — Ah! vous avez raison! »

Un jour le marguillier de Saint-Étienne, se frottant les mains et riant sous cape, annonça tout bas à l'assemblée que les Prussiens venaient d'entrer en France avec douze cent mille hommes, flanqués de quinze cent mille Autrichiens et de dix-huit cent mille Russes. — Oh Dieu! la bonne nouvelle. Et où avez-vous pris cela, monsieur le marguillier? — Je l'ai lu dans mon journal. — Alors nous sommes sauvés; c'est sûr.

L'autre société avait à sa tête madame L...., vieille maman, jadis habitante d'Amiens, qui n'est venue au couvent que pour y suivre sa fille; sa seule fille, âgée de dix-huit ans, belle comme un amour, que des prêtres ont endoctrinée, et à laquelle ils ont inspiré la résolution de prendre le voile, et d'aller s'enterrer dans un cloître. Inspiration de vampire qui souffle le suicide à un enfant, le meurtre à une jeune fille! vandalisme barbare qui coupe une fleur sur sa tige, l'enlève à son ciel, à son soleil, à sa rosée, pour l'enfourer dans un cachot, puis la faire là s'étioler et dépérir à l'ombre!

En vain sa mère qui l'aime a voulu l'éclairer; en vain elle a embrassé ses genoux, supplié, versé des larmes. Sa fille est demeurée sourde; une seule idée la fascine, et cette idée l'emporte dans son cœur, même sur les pleurs d'une mère. Et pourtant cette jeune fille est si belle! il y a quelque chose de si suave dans son regard large et grand, qui se lève vers le ciel avec une expression d'archange! Un sourcil épais et noir se dessine avec tant de grâce sur son front pâle! Il y a de l'éloquence dans cette figure, il y a de la poésie en elle, quelque chose de religieux et de sublime! C'est le plus beau portrait que je me sois fait de la Vierge, la plus belle tête qu'ait peinte Rembrandt ou Raphaël! Je deviendrais religieux et fanatique, si j'avais une telle idole à qui je pusse adresser une prière. Car une femme comme cela, voyez-vous, doit être toute d'amour et de passion. Si son cœur égaré, qui s'est porté vers le ciel, comme ces âmes ardentes qui se sont trompées de route, auxquelles le feu manque ici-bas, et qui vont le chercher dans l'espace; si ce cœur-là avait du premier coup rencontré sur la terre un cœur qui le comprît, et dont la vibration s'harmoniait à la sienne, il y avait dans cette femme-là toute la félicité d'une vie d'homme. Car ce ne sont pas les moindres âmes que le ciel vole ainsi et dérobe à la terre!

Un jour qu'on parlait de ses beaux cheveux : « Que ferez-vous, lui dis-je, de cette parure qui vous rendrait à elle seule un objet d'envie au milieu de ce monde dont vous feriez la gloire; ce monde qui vous fêterait, vous admirerait, et que vous voulez fuir? » — « Ce que j'en ferai? mes doigts la couperont pour l'offrir à mon Dieu. » — « Tu as bien tort, va, » dit soudain la petite Nina; et montrant de la main sa jolie chevelure blonde, « la mienne est belle aussi, regarde; je ne la couperai pas, moi, ce sera pour mon mari. » — « N'a-t-elle pas raison, » dis-je à la jeune recluse? — « Non, me répondit-elle, Nina est un enfant, et ne sait pas qu'il y a pour nous d'autres époux que ceux de la terre, d'autres amours que ses amours. Et le Dieu que j'aime, voyez-vous, je puis l'aimer de toute mon âme, car son âme est assez grande pour embrasser la mienne, et ne me faillira pas!... » Cette femme avait raison d'aimer un Dieu; un cœur d'homme n'eût pu lui suffire!

Pour revenir à sa mère, c'était une bonne maman peu dévote, et tant soit peu incrédule. Sans façon et sans gêne, elle avait le mot pour rire, ce dont les collets-montés du couvent se scandalisaient fort. Mais la maman n'en continuait pas moins ses joyeusetés; parfois même elle allait jusqu'au sarcasme et l'ironie amère... quand elle songeait à sa fille, et à ceux qui la lui

avaient volée! Aussi toutes les fois qu'elle pouvait prendre à part quelque petite postulante, indécise à échanger sa parure de jeunesse et de vie contre un linceul de décrépitude et de mort, elle lui disait tout bas : « Ne le faites pas, ma fille, mon enfant, ne le faites pas. Ils vont vous en traîner, mais du courage, entendez-vous. Dites « Non. » Puis elle se frottait les mains, puis elle riait de joie, la pauvre mère! C'était sa petite vengeance, à elle. C'étaient ses représailles.

Vous pensez bien, d'après cela, qu'il y avait guerre ouverte entre madame de B... et madame L... C'était comme deux camps opposés qui s'étaient partagé le couvent sous leurs bannières. L'abbé, le sacristain, le sonneur de cloches et le bedeau, les vieilles femmes et les dévotes étaient pour madame de B...; les jeunes filles et les bonnes-gens pour madame L... La discorde était dans le paradis, les saintes étaient en guerre; il y avait rivalité, il y avait schisme. J'étais, moi, du parti de Nina; c'était, en ma qualité d'intrus, le plus joyeux et le plus sage.

Mais le jour de Noël approchait, et c'était pour le couvent un grand jour. Il s'agissait de fêter dignement la naissance du Seigneur; il s'agissait surtout d'avoir une crèche et un enfant Jésus, plus riche et plus beau que tous ceux du voisinage! C'était là le grand but, c'était

la grande affaire! Aussi, quinze jours à l'avance, allait-on de toutes parts quêter des broderies, des colifichets, du clinquant et des parures. Le couvent était devenu magasin de toilette; les nonnes modistes et couturières. On eût pris le sacré lieu pour une boutique de la rue Vivienne. Tout le monde travaillait à la crèche; on fit un surplis neuf au vicaire, une tenture fraîche à la chapelle. J'offris, pour représenter l'enfant Jésus, un petit bonhomme en cire qu'un de mes amis, carabin, disséqueur, étudiant en médecine, avait depuis deux ans dans sa chambre; et l'on sauta d'aise et d'espérance, car, bien certainement, les dames de la Visitation n'auraient rien de semblable. O coquetterie de nonnes! Le grand jour, ou plutôt la grande nuit arrivée, on descendit un piano dans la chapelle, et l'on nous retint pour chanter au chœur. Moi, qui n'ai jamais été enfant de chœur, ni serpent de paroisse, je laissai mon ami avaler du plainchant; et, au moment où l'assemblée entonnait à pleine voix: *Il est pauvre aujourd'hui*, je me bouchai les oreilles et je sortis. Depuis un instant, j'avais remarqué que Nina, la jolie petite Nina était absente.

J'allai dans le jardin. Il était près d'une heure, et la lune répandait sur tout le monastère une lueur faible et vacillante, qui, venant se briser

aux rameaux décharnés des arbres du jardin, s'éparpillait sur le sable en mille formes diverses: à voir ces ombres bizarres et multiples, on eût dit des squelettes allongés dans la nuit, et étendant de toutes parts leurs bras et leurs jambes. Au détour d'une allée et à travers cette fantasmagorie d'ombrages, je crus entrevoir une femme. J'écoutai, et bientôt mon oreille frissonna de ce léger bruissement produit par la feuille qui crie, et la robe qui frôle: j'allai plus vite et reconnus devant moi une jeune fille pensive, seule, à la démarche lente. Elle paraissait souffrir, n'avancer qu'avec peine, et son front décoloré s'abaissait vers la terre, comme un lis qui se meurt. Ne voulant pas troubler sa retraite, je m'étais arrêté et reculais devant elle pour échapper à ses yeux, lorsqu'elle m'aperçut, et d'une voix faible dit: « Édouard! » Édouard, ce n'était pas moi, et je continuai ma route afin de détromper la jeune fille. A peine l'avais-je quittée pâle et souffrante, que je vis paraître Nina, preste, agile et légère. Elle courait dans l'allée avec la vivacité d'une biche, et glissait le long des arbres comme ces sylphides vaporeuses qu'on croit voir passer furtives avec l'ombre du soir au pied d'une muraille. Je voulus l'embrasser, mais elle m'échappa, et avant que mon œil pût la suivre, elle était dans la chapelle.

Nina! Il eût fallu des ailes pour attraper ce papillon.

Au moins si je trouvais quelque petite nonne avec qui je pusse faire un instant de causette; le soir, seul, dans l'ombre, cela est si joli! Et me voilà furetant et cherchant dans le jardin comme un loup dans le bercail. Je pensais à Nina, je pensais à la belle recluse voulant se faire religieuse; je pensais à la jeune fille souffrante qui m'avait dit: Édouard! et je longeais les murs du jardin à sa partie la plus déserte, lorsque je vis quelque chose pendant à la muraille, et remuant dans l'ombre. Je m'approche, je tâte; ce sont des cordes artistement nouées et liées ensemble; en un mot, c'est une échelle. Je la tire, mais quelque chose la retient au haut du mur. Allons, me dis-je, voilà qui simplifie l'escalade, et la met à portée de tout le monde. Est-ce que par hasard il y aurait ici des maraudeurs? Parbleu! c'est à savoir, je le saurai. Et, oubliant soudain la messe et la chapelle, je me tapis contre le mur comme le garde qui, la nuit, blotti dans les broussailles, guette le braconnier et l'attend au passage.

Depuis long-temps la messe était finie, le couvent s'était endormi, et tout était tranquille, quand je vis marcher quelqu'un; je regardai: c'était un jeune homme comme moi, vêtu de

noir comme moi, et qui pleurait... ce n'était plus comme moi. Je le suivis des yeux sans bouger. Il mit ses pieds sur l'échelle, monta, retira à lui la corde; puis, jetant un dernier regard baigné de larmes sur le couvent, il disparut de l'autre côté. Cela commençait à m'intéresser. Le mur était garni de treillages; je ne fais ni un ni deux, le treillage est une échelle, j'ai suivi l'inconnu, et d'un seul bond me voilà près de lui. Il pousse un cri d'effroi. « N'ayez pas peur, » lui dis-je, « et si vous n'êtes pas un voleur, ne craignez rien de moi. Vous avez ici quelque aventure, contez-la moi, peut-être pourrai-je vous servir. Prenez mon bras, et marchons. » A cette fraternelle harangue, le pauvre jeune homme se remit un peu de l'épouvante où l'avait jeté ma brusque apparition; et nous voilà bras-dessus, bras-dessous, descendant la rue de l'Estrapade et gagnant le Panthéon. L'air du matin était frais, vif, pénétrant; une brume épaisse mouillait nos vêtements, dont le tissu lâche et humide se collait à nos os et semblait pleurer sur nous. « Venez chez moi, » dis-je à mon compagnon; et un feu clair, pétillant et scintillant dans l'âtre, nous réchauffa bientôt. Alors mon inconnu, toujours triste, me conta son histoire.

Elle était courte et touchante. Il aimait une de-

moiselle de *famille*, et en était aimé. Elle était riche, il était pauvre; et, quand il demanda sa main, il fut dédaigneusement rejeté. Son cœur se souleva, car il avait un cœur dont le battement était noble et fort; et, dans son égarement: « Votre fille, » dit-il au père de son amante, « elle « m'appartient, elle est à moi! » C'était vrai, et la jeune fille en fit l'aveu en demandant grâce à son père. Son père la mit dans un couvent; comme si le cœur était de la matière que l'on cloître, l'âme une chose qu'on emprisonne! Cette nuit même, le jeune homme avait voulu enlever la jeune fille, car la jeune fille... était mère! Mais elle avait refusé; « J'aime mieux mourir, » dit-elle; et il avait été obligé de la quitter seule, seule et évanouie. Pauvres enfants!

Il s'appelait Édouard. Édouard! A ce nom je me rappelai soudain la jeune fille pâle dans l'allée sombre, et je m'écriai: Je l'ai vue, je la connais. — Vous! — Oui: mais il faudra la revoir, et nous la déciderons; je vous le promets, nous la verrons. — Oh! quand donc? — Demain. — Demain! Et il me saute au cou, et il m'embrasse. Il était devenu fou, courait dans ma chambre, gambadait, sautait, remuait les meubles, cassait tout, brisait tout... J'étais gai de sa joie, heureux de son bonheur.

Le lendemain, à sept heures, quand la nuit est

tombée, nous allons au couvent, et je demande madame L... Je voulais tout lui dire, car je connaissais son cœur et sa rancune maternelle contre les cloîtres. « Vous ne la verrez pas, messieurs, » nous répond la tourière, « ou du moins vous attendrez, car madame est à l'église; il y a un enterrement. — Alors nous attendrons. » A peine étions-nous dans le jardin qu'une cloche se fait entendre; c'est le glas des trépassés. Les sons mornes et tintants du beffroi funéraire s'alternent lentement comme un tocsin lugubre; mon cœur bat malgré moi; Édouard me tient la main et me la serre avec force. Tout à coup une rangée de femmes sort de la chapelle, et, marchant à pas lents, s'avance et s'étend dans l'ombre. Elles tiennent des torches dont la flamme rougeâtre a, dans la nuit, quelque chose de livide. Viennent ensuite des jeunes filles vêtues de blanc; au milieu d'elles est un cercueil recouvert d'un drap blanc aussi; sur le cercueil une couronne virginalle étincelante... Le cortège a entonné l'hymne des morts, et la voix des jeunes vierges se perd dans l'espace comme la voix des archanges.

— Nous étions demeurés là, silencieux et immobiles. Au bruit des chants funèbres, la tourière et d'autres femmes s'étaient approchées de nous. « Pauvre jeune fille, » dit la tourière, « pauvre

« demoiselle Fanny, elle n'avait que vingt ans! »
Fanny!... A ce nom Édouard a poussé un cri ter-
rible. Fanny!... Il chancelle, il pâlit, et tombe
dans mes bras en me disant : « C'est elle!... »

Oh! c'est là un souvenir qui ne sortira jamais
de ma mémoire. Je soulevai mon ami, je l'em-
portai mourant; et, quand je franchis le seuil du
monastère avec Édouard évanoui, un dernier
chant se fit entendre... C'était le dernier adieu
des vierges à son amante!

FRÉDÉRIC GAILLARDET.



UN MAGASIN DE MODES.



HISTOIRE D'UNE CAPOTE.

Cosa bella mortal passa e non dura.

PÉTRARQUE.

I.

Oh! c'était bien le plus joli chapeau du monde,
le plus élégant, le plus gracieux, le plus coquet.
— C'était une capote de gaze lilas avec des tres-